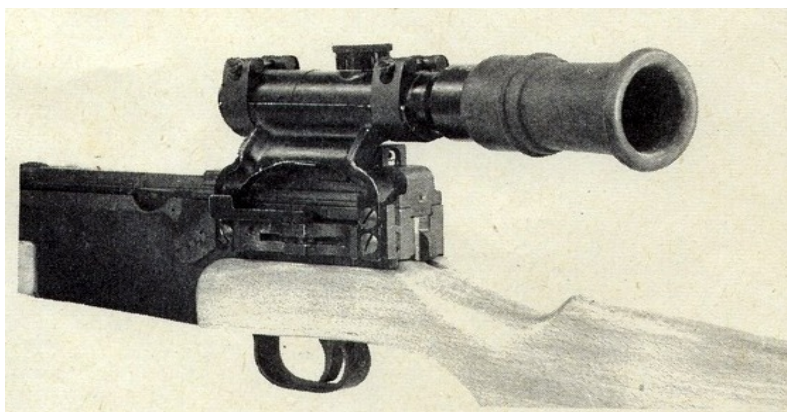


TIR au BUT



Je me nomme **Gabriel DA COSTA CAMPOS** et je suis de la classe 57 2/B. C'est pourquoi, début septembre 1957, je me suis retrouvé sur la terre d'Algérie pour y passer 28 mois et quelques jours. J'ai donc commencé mon service par 4 mois de classes au 3^{ème} Zouave de Bougie. Durant cette formation au métier de soldat, j'ai eu la chance, ou l'habileté comme on veut, d'obtenir de bonnes notes au tir au fusil.

Fin décembre, les classes terminées, j'ai été affecté à une unité combattante : **Le Bataillon de Corée**. C'est, ainsi, que j'ai été dirigé vers Constantine, dans une bourgade qui se nommait Oued-Zenati. De là, ce fut d'abord le poste de Ras-El-Akba puis la ferme Lecca. Mon unité, la 2^{ème} Cie, était alors commandée par un jeune officier, le Capitaine Delhomme.

Mes bons résultats au champ de tir m'avaient valu, dès le début de ma nouvelle affectation, de remplir la fonction de « **tireur d'élite** ». On me fournit un fusil automatique à lunette MAS-49. J'ai d'abord pensé que cet emploi était de tout repos (en tous cas moins exposé que celui de grenadier voltigeur).

La plupart du temps, j'accompagnais le P.C. de Cie car son chef « m'avait à la bonne ». C'est, du moins, l'impression que j'ai eue dès le début.

En vérité, il n'était pas facile ce Capitaine. Il avait, c'était connu de tous, un gros problème avec l'alcool. Toutefois, quand il pouvait tenir debout, il était capable d'être un bon officier, pouvant et sachant entraîner ses hommes.

C'était, aussi, un officier implacable et sans état d'âme. Moi, jeune soldat, n'ayant que quelques semaines d'exercices comme seule expérience de la guerre, je ne manquais pas, au début, par être choqué par son attitude. Je me souviens encore d'une de mes premières opérations où il fit appel à mes services pour. ... lui servir de béquille.

Nous venions de repérer un individu, en pleine zone interdite, qui marchait vers nous à découvert et les bras levés. « *Encore un qui veut se rendre !* » dit l'un d'entre-nous. Le Capitaine, qui venait de m'appeler, me demandât mon fusil à lunette et mon épaule de surcroît. Il prit mon arme et, calant le fût du canon sur ma clavicule, il mit en joue le gus qui avançait. Je protestais, ou je balbutiais, un vague « *Mais, mon Capitaine. ... Il veut se rendre...* » inutile. La détonation éclatât à mes oreilles, assourdissante, car je n'avais pas eu le temps, ou le réflexe, de me boucher les oreilles. Le type s'écroulât, foudroyé.

Le capitaine me rendit mon arme en disant simplement : « ***Encore un salopard de moins !*** »

Peu à peu, je découvrais la sombre réalité de la guerre. Ce qui se passait à la ferme Lecca me révolta tout d'abord. Là, y résidait le centre du service de renseignements du Bataillon. Il me fallut du temps pour comprendre la nécessité qu'il y avait à obtenir des renseignements. Quant aux moyens employés, je ne m'y habituais pas.

C'est surtout sur le terrain, en voyant les exactions des terroristes, que je compris que, dans une guerre, il n'y avait malheureusement pas de place pour les bons sentiments.

En ce début de l'année 1958 (¹), notre rôle était loin d'être passif. Interventions et opérations se succédaient à un rythme élevé. J'eus rapidement l'occasion de montrer que, moi-même, j'étais un tireur d'élite.

Ce jour là, nous venions d'être appelés en renfort par une unité qui n'appartenait pas au Bataillon. Ils se trouvaient engagés dans une « sale affaire ». La veille, l'un des leurs avait été enlevé et ils avaient reçu l'ordre de le récupérer « mort ou vivant ». En donnant cet ordre, leurs chefs se doutaient bien qu'il y avait plus de chance, s'ils parvenaient à le récupérer, qu'il soit mort plutôt que vivant.

¹ Rappelons que c'est en mai, de cette année là, que se situe l'engagement du **DJEBEL TAYA** (opérations TAUREAU III)

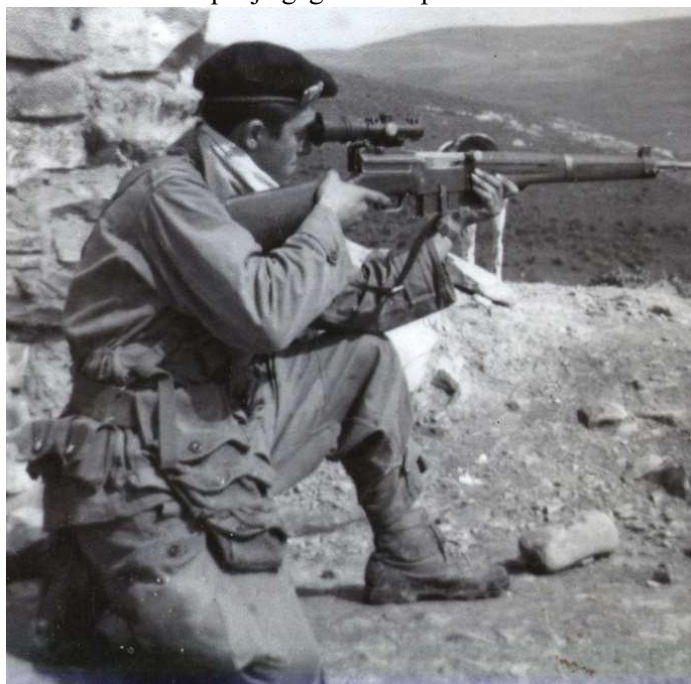
Ils avaient poursuivi la bande rebelle et venaient de l'accrocher. Mais cela se passait mal,. Ils avaient déjà plusieurs blessés et la bande semblait sur le point de leur échapper. Ils nous avaient, donc, appelé à la rescousse. Nous arrivâmes à leur section de commandement au moment où un des leurs arrivait en courant et portant ce qui semblait être un sac à patate. Il hurla, en arrivant : « *Mon capitaine ! Mon capitaine ! ... Regardez ce que j'ai trouvé !* ». Il ouvrit le sac, l'officier se pencha et fit un saut en arrière. A tour de rôle, nous regardâmes dans le sac. Il y avait une tête ! La tête d'un soldat européen, à n'en pas douter.

Quelques-uns se détournèrent pour aller vomir, d'autres criaient « *C'est lui, c'est bien lui ! C'est notre copain* ». Celui, qui venait d'apporter ce colis macabre, expliquait : « *Je poursuivais un fell, quand il a jeté ce sac à terre. Le temps de le ramasser et de l'ouvrir, le rebelle avait disparu.* ». Il ajoutât encore : « *J'ai bien cherché, je n'ai pas trouvé le reste du corps* ».

Dans cette atmosphère, où nous étions tous surexcités, d'autres cris s'élevèrent à nouveau : « *La bas ! Regardez ! ils s'enfuient !* ». Nous étions sur une crête qui dominait le lieu de l'accrochage. Sur l'autre versant du talweg, des silhouettes apparaissaient et disparaissaient à travers les rochers. Certains d'entre-nous envoyaient déjà des rafales de FM, de peu d'effets sur ces cibles fuyantes.

Calmement, j'armais mon fusil, bien décidé à venger ce camarade que je ne connaissais pas. La distance était grande entre les deux versants et ils progressaient par bonds profitant des accidents du terrain. J'attendis posément que l'un d'entre eux arrive en haut de la pente, se détachant, un court instant, sur le ciel. Je pressais la détente et, à côté de moi, j'entendis notre Capitaine hurler : « *Bravo, tu l'as eu ! Tu lui a éclaté la tête !* ». Il avait suivi mon tir avec ses jumelles. Il ajoutât tranquillement : « **Cela fait une tête pour une tête** ».

C'est ainsi que je gagnais ma première citation.



Cet exploit eut, pour moi, une autre conséquence : Je fus envoyé au P.E.G. ⁽²⁾ et j'en sortis avec le grade de Caporal. Adieu alors au fusil à lunette, je faisais maintenant partie de la voltige. Plus tard, cela me permit de terminer mon service avec le grade de Caporal-chef. Grade qui, au delà de la durée légale (ADL), me valut de toucher, pour les derniers mois, une paye décente.

Gabriel DA COSTA CAMPOS.

Tireur d'élite. (photo Gabriel DA COSTA)

² P.E.G. = Peloton d'Élèves Gradés.